

« Ces enfants, ils ne les auront pas ! »

C'est l'histoire d'un « ketje » de Bruxelles. Un gamin qui a de qui tenir et qui comprend vite. Au présent, comme s'il était hier, l'auteur raconte la vie dans les Marolles, les difficultés et les espoirs. Et puis, la rafle de l'été 42, et le monde qui s'écroule. Bernard Fenerberg refuse de le voir s'engloutir sans rien faire. Alors il fait ! Il résiste, agit, prend des risques. C'est l'histoire d'un ketje de Bruxelles, un petit juif de 17 ans, un résistant qui s'attaque aux Allemands, se cache, puis cache et sauve d'autres enfants, des enfants que ceux-là n'auront pas !

Par Sylvie Lausberg
Centre d'Action Laïque

Bernard Fenerberg me reçoit chez lui, avec sa femme. Ils sont souriants, et lui, curieux comme un gamin : « *Que pensez-vous de mon livre ?* » Je n'ai pas d'avis à donner. Cette petite centaine de pages, où perce l'accent *brusseleer*, n'est pas une œuvre littéraire : c'est un chef d'œuvre en acte, un coup de poing bienveillant qui réveille les esprits assoupis, un élixir de fraîcheur, de courage et d'espoir. Un concentré de souvenirs, sans amertume ; un remède au renoncement ; une éclaircie dans un ciel qui, 70 ans plus tard, s'assombrit à nouveau. Car qu'on veuille le voir ou non, la peste antisémite est de retour. Raison pour laquelle les déclarations officielles se multiplient, sans trop d'écho. Lors de la commémoration de la Nuit de Cristal de novembre 1938 – 75 ans après ce coup de semonce annonciateur de la persécution des Juifs d'Europe –, Herman Van Rompuy, président du

Conseil européen, a mis en garde l'assemblée : « *Être antisémite, c'est nier l'histoire européenne. [...] Ce sur quoi repose le développement harmonieux de l'Europe et de l'humanité, c'est le pouvoir de se défaire des préjugés.* »

Le dire, c'est bien, le faire comprendre, c'est mieux. Raison pour laquelle le récit de Bernard Fenerberg devrait être donné à lire à nos lycéens et lycéennes. Nos étudiants – nés à la fin du XX^e siècle – se représentent de loin la guerre et la Shoah ; par la grâce qui marque ce récit, ils vivront de l'intérieur ce que signifie s'indigner et résister.

Immigrant, pays noir et vieux marché

Le périple du père venu des Carpates, l'exil, l'Europe, la précarité, les déménagements, la famille enfin ins-

tallée à Bruxelles, les petits boulots, le reste de la famille qui se rapproche, les enfants, l'école: le parcours des «étrangers» est à peu près toujours le même. Hier comme aujourd'hui, les mêmes tentatives, angoisses, humiliations et répit. Au marché aux puces, les adultes s'entraident. À l'école, la haine est plus véloce que la camaraderie. Le garçon de la rue Haute a douze ans en 1938. Déjà les garnements de l'école s'en prennent à un des copains: «*Sale Polonais, sale Juif!*». Le jeune Bernard le défend: «*Moi aussi, je suis Juif.*» Stupéfaction! Question: c'est quoi finalement un Juif? Un premier acte de bravoure, qui démontre surtout que le gamin a compris: il va falloir se battre!

Nous n'irons pas dans la gueule du loup!

L'occupation de la Belgique après la défaite de mai 40 est rapidement suivie des premières ordonnances antijuives. S'inscrire comme juif à la commune, porter une étoile distinctive, voir son père partir... pour le travail forcé dont il ne revient pas: c'est lui, le fils de la famille qui, à 15 ans, fait barrage. Au jour le jour, la survie, la faim, la peur. En 1942, le cauchemar des déportations commence. Bernard est lucide, il réagit et protège les siens: nous n'irons pas à Malines, nous nous cacherons, je serai clandestin, je travaillerai. Cela paraît si simple: refuser, s'opposer, trouver des subterfuges. L'auteur recompose le puzzle de cette vie déchiquetée sans emphase. De sa façon d'écrire émerge un bon



© Collection privée

Bernard Fenerberg, une vraie «gueule» de résistant.

sens, une prise de conscience qui semble couler de source alors qu'elle requiert une force de caractère et une clairvoyance hors du commun. Il sauve sa tête, la vie de sa mère et de sa sœur. Il va en sauver d'autres, celles de quinze petites Juives cachées dans le couvent du Très-Saint-Sauveur d'Anderlecht.

Conscience et violence

Il faut lire le récit de cet incroyable sauvetage qui, pour la première fois, est raconté par son acteur principal. C'est par ce fait d'armes spontané que le jeune marollien est mis

en contact avec le réseau de Paul Halter, grand résistant décédé en mars 2013. On suit dans les rues de Bruxelles les actions commando de ces Partisans armés. Des combats d'homme à homme; des coups de main très dangereux: *«On me dit parfois que c'est de l'inconscience, ce que nous avons fait à l'époque. C'est tout l'inverse. Car on avait la trouille, la peur au ventre, mais on avait précisément conscience que nous devions le faire, c'était impératif! Il fallait se battre, résister!»* Comme l'écrit Anne Morelli dans sa préface, une lecture profonde de ce livre mène aussi à une réflexion sur l'usage légitime de la violence...

Caché dans l'entourage du roi!

La suite des événements est tout aussi édifiante. Avec sa mère, Bernard Fenerberg se retrouve domestique chez le chef adjoint du cabinet du roi. *«Avoir été engagé par le comte et la comtesse d'Aspremont-Lynden nous a sauvé la vie. Et encore aujourd'hui, je les en remercie. Ils savaient que nous étions Juifs, mais pas que j'étais dans la Résistance. Nous étions de vrais domestiques et la comtesse nous traitait comme tels. Ce n'était pas de la charité, ni de la compassion. Est-ce que finalement c'était une manière de se protéger, eux, au cas où les Allemands perdraient la guerre? En tout cas, l'arrivée des Américains et le débarquement ne leur plaisaient pas plus que cela. Lors d'un dîner où je servais à table, alors qu'on n'aspirait qu'à être libérés des nazis, le comte et ses invités, eux, craignaient "les rouges"! En 1944, même s'ils*

étaient anticommunistes ils auraient dû, en tant que Belges, se réjouir de la défaite allemande!».

Nous sommes les actes que nous posons

Cette autobiographie se lit comme une bande dessinée, sans prétention, et l'on croit parfois entendre l'accent de Quick et Flupke. Pourtant, sans avoir l'air d'y toucher, l'auteur met en jeu la pensée en actes. Vous n'y trouverez aucune acrimonie envers les personnes qu'il rencontre; il n'évoque que celles qui lui témoignent bonté et générosité. Les autres, l'histoire les a jugés ou les jugera.

Qu'on soit petit ou grand, c'est à nous et de nous qu'il parle; de nos actes pensés et posés, ceux qui nous définissent et qui nous survivront.

Puissions-nous être nombreux à le lire et à l'écouter. ✦